

RENCONTRES DE CARL GUSTAV JUNG AVEC THEODORE FLOURNOY : DE L'OCCULTE A LA PSYCHOSE

Mireille Cifali, Paris, le 24 novembre 2001

Il me revient de visiter un lien entretenu par Carl Gustav Jung à ces débuts, un lien connu puisque Jung s'est exprimé à ce propos, un lien peut-être mineur par rapport à d'autres influences, mais qui permet cependant - quand on y revient - de comprendre certaines options prises par Jung. Il s'agit de la rencontre entre Jung et Théodore Flournoy. L'un à Zurich, l'autre à Genève. Ce lien dura de manière certaine de 1900 à 1916. De 1916 à 1920, nous ne savons rien, sauf que Flournoy est malade, qu'il renonce à son enseignement et meurt en 1920. Cela m'amènera ainsi à parler de la place de l'imagination, du délire, de la *dementia praecox*, du symbolisme et de la guérison. Mais aussi de l'occulte, du spirituel, de la mystique, du poétique, et du scientifique. Je vous demande donc pour quelques instants de vous déplacer du côté de la Suisse, entre langue allemande et langue française

C'est un premier travail d'approche. Je mets devant vous les pièces d'un puzzle, je sais qu'il en manque vraisemblablement plusieurs et que l'image d'ensemble échappe pour une bonne part. C'est une reconstruction - comme tout travail historique - à la mesure aussi de mes intérêts et de mes compétences. Je ne suis en effet pas vraiment spécialiste de Jung, ni celle de la psychose. J'ai commencé un travail d'historienne sur certains versants de la psychanalyse en Suisse, et c'est à ce titre que j'ai accepté d'intervenir dans ce colloque.

Structure de l'exposé : 1. Le lien entre les deux hommes; 2. autour de l'occulte; 3. autour de la démence précoce; 4. l'imagination créatrice; 5. le délire comme intégration de la personnalité, ou de la guérison; 6. délire et roman; 7. de la science et ses tensions.

1. PREMIERE PIECE : UN LIEN ENTRE LE GENEVOIS ET LE ZURICHOIS

«A la *notion Judaïque* de la Religion, école de Freud, je préfère la notion suivant l'*Idéal chrétien*,—qui est celui des Psychoanalystes de l'Ecole de Zurich (Pfister, Keller, Riklin, Maeder, Bleuler.—)

Dr Jung « *Wandlungen und Symbole der Libido*, y joindre Silberer, *Problem des Mystik une ihrer Symbolik*, 1914. *Freud israélite-empiriste* : le fond est sexualité : Libido Zurich. Protestant, métaphysicien, théologien »

C'est ce qu'écrit Flournoy dans le chapitre III *Du mysticisme* de ses notes pour une conférence donnée en 1916 à Sainte Croix en Suisse, conférence qu'il intitule *Religion et psychoanalyse*, et dont j'ai retrouvé justement les notes dans les archives de son petit fils Olivier Flournoy. Je cherchais cette conférence car Piaget avait écrit se souvenir que Flournoy avait donné cette année-là une belle conférence intitulée « Freud et Jung ». Nous sommes en 1916, trois ans après la rupture des deux.

Bien des hypothèses courent à propos de cette rupture au congrès de Munich de 1913. Chacun des protagonistes a donné sa version; pour parler de l'inéluctable, l'un et l'autre ont trouvé leurs

images. Histoire d'un complexe paternel, procès d'individuation et de prise d'indépendance, « déviation théorique » à l'orée du maternel et du religieux, divergence de tempérament, drame d'un Dauphin très tôt reconnu et apparemment embarrassé de l'être (6). ((Le moment fut pour le moins douloureux. Adolf Keller, un pasteur zurichois, s'en souvient. Il a rencontré la psychanalyse dans un cours de Flournoy en 1907, appartient à l'Ortsgruppe Zurich et a déjà participé au Congrès de Weimar. Il raconte: « Ce qui eut lieu réellement, nous n'en avons peut-être pas pleinement conscience. On entendait et on voyait quelque chose se rompre auquel on ne pouvait pas encore donner de nom précis » 7.))

Freud saisit l'occasion pour rédiger sa *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*. Jung tente de se défendre, comme en témoigne une lettre qu'il adresse à Alfons Maeder quelques semaines seulement après le congrès. où il lui déclare: « Je ne suis pas du tout tombé dans le piège de Freud, car je ne pense pas que ce soit un avantage pour Freud que de me faire partir en me dégoûtant " (8) Il n'en verse pas moins dans cette phase où surgit l'archaïque (la psychose), et qui précède selon lui celle d'une « évolution et d'une union mystiques » selon les termes utilisés dans une lettre qu'il adresse à Adolf Keller le 5.11.1915.

Histoire d'histoires, transférentielle et théorique, qui trace une véritable frontière: les Suisses sont quitté le mouvement, et s'ils revendiquent leur appartenance à la psychanalyse, Freud leur en dénie le droit en évoquant le « fameux couteau de Lichtenberg » :

« Je dirai en terminant que la psychanalyse de Jung ressemble au fameux couteau de Lichtenberg: après avoir changé le manche et remplacé la lame, il veut nous faire croire qu'il possède le même instrument, parce qu'il porte la même marque que l'ancien ». S. FREUD, *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*, in *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Payot, 1981, p. 154).

Dans le tumulte des hypothèses et des supputations, Théodore Flournoy fait figure d'absent. La tension ne semble passer qu'entre Zurich et Vienne. Un détail retient l'attention. Flournoy, qui n'a jamais appartenu à l'Ortsgruppe Zurich participe néanmoins au Congrès de Munich. Dans « Ma vie » Jung est explicite à ce propos- Il écrit avoir incité Flournoy à y assister, et affirme: « Sa présence fut pour moi un grand soutien >) 10. A cet affreux congrès, Flournoy, en « homme perspicace », trouve même l'occasion de féliciter Freud alors que ce dernier est, comme il l'atteste, « tout à la déception du moment » 11 .

Le Genevois est donc là. La relation avec relation lui et Jung est née au début du siècle, dès la parution de l'ouvrage de Flournoy *Des Indes à la Planète Mars*, en 1900. En 1900. Flournoy avait alors 46 ans, et Jung, 25. Ce dernier se dit très impressionné. Dans ces premières années du siècle, Flournoy se remet du remue-ménage occasionné par la publication de son ouvrage qui, rappelons-le, sur le terrain de l'occultisme, l'a amené à affirmer la puissance créatrice du travail de l'inconscient. Ses propres investigations l'ont rendu sensible aux travaux freudiens 14, et, de fait, il en est le diffuseur princeps en Suisse romande. Flournoy connaît et travaille les textes freudiens dès leur parution; la langue de Goethe ne lui pose plus trop de problèmes, il a fait une partie de ses études en Allemagne. Jung lui demande plus d'une fois son avis. « Je lui rendais visite de temps en temps, écrit-il, et m'entretenais avec lui. Il était important pour moi de savoir ce qu'il pensait de Freud. Il me fit à son sujet des réflexions pleines d'intelligence. Avant tout il mettait l'accent sur la

volonté de Freud de faire régner le rationalisme des Lumières; cela expliquait beaucoup de sa pensée et, notamment, sa partialité " 16

Flournoy est l' « Ami paternel » selon les termes de Jung. L'interprétation de Henri Ellenberger est un peu autre puisqu'il s'exprime en ces termes : « Jung ne cacha jamais son admiration pour Freud et ses découvertes. Freud représentait aussi pour lui la figure paternelle qu'il n'avait pu trouver ni en Flournoy ni en Janet »(552). Et d'ajouter : « Jung reconnaissait toute l'aide et l'inspiration dont il était redevable à Théodore Flournoy. Il n'aurait pas pu comprendre aussi bien son jeune médium de Bâle sans l'étude de Flournoy sur Hélène Smith. C'est aussi à Flournoy que Jung devait l'intérêt qu'il portait au phénomène de la cryptomnésie. »(602)

Dans *Ma vie Souvenirs, rêves et pensées*, Jung refait à sa manière l'histoire de ce lien. Je le cite : « A cette époque - surtout après ma séparation d'avec Freud, j'eus le sentiment d'être encore trop jeune pour voler de mes propres ailes. Il me fallait un soutien et surtout quelqu'un avec qui je pusse parler à coeur ouvert. Je le trouvai en Flournoy et ainsi son influence contrebalança bientôt en moi celle de Freud. Je pus m'entretenir avec lui de tous les problèmes scientifiques qui m'occupaient, du somnambulisme par exemple, de la parapsychologie et de la psychologie de la religion. Je n'avais alors personne qui partageât, en ce domaine, mon intérêt. Les conceptions de Flournoy étaient tout à fait dans la ligne des miennes et elles me stimulèrent maintes fois. C'est à lui que j'empruntai la conception d' « imagination créatrice » qui suscita en moi le plus vif intérêt »... Puis « Depuis longtemps déjà je m'étais intéressé aux enchaînements significatifs qui peuvent exister dans les produits de l'imagination chez les schizophrènes, et Flournoy m'a aidé à les mieux comprendre. »

Les liens entre Zurich et Genève sont bien attestés, même si manquent jusqu'à ce jour dans l'état de mes recherches la correspondance entre les deux hommes. Ce lien s'est matérialisé par la présence de Jung dans les *Archives de psychologie* fondées à Genève en 1901 par Claparède et Flournoy. Y paraissent divers articles de Jung, (1908 : Associations d'idées familiales; 1912 De l'inconscient (à vérifier);1913 Contribution à l'étude des types psychologiques, texte présenté au Congrès Psychoanalytique de Munich, 7-8 septembre 1913; 1916-1917 La structure de l'inconscient.) Et surtout des recensions des oeuvres de Jung par les professeurs genevois, Théodore Flournoy, Edouard Claparède ou Dr Charles Ladame (1903 Zur Psychologie une pathologie sogenannter occulter Phänomene, par Flournoy; 1906 par Claparède sur les associations, 1909 par Claparède d'oeuvres de Jung En 1910 par le Dr Charles Ladame, sur la Dementia praecox ; et en 1913 Compte-rendus par Flournoy de *Wandlungen und Symbole der Libido*)

Nous aurons l'occasion d'y revenir

II. DEUXIEME PIECE : AUTOUR DE L'OCCULTE

Médecin, Flournoy fait une partie de ses études en Allemagne, passe par le Laboratoire de Wundt, et tente des études de philosophie. En 1885, il donne un cours sur la philosophie de Kant, et en 1886 un cours sur l'histoire des sciences. Il est alors en contact étroit avec l'anglais Frédéric Myers et l'américain William James. Avec eux, il partage l'intérêt pour les productions médiumniques et les phénomènes occultes, et fait le pari que dans ces phénomènes soi-disant supra

normaux peut se découvrir le pouvoir normal du psychisme. Flournoy a pris son parti. Il veut comprendre; et pour comprendre, aller y voir. Mais dès 1890, il épouse les positions de Wundt : un scepticisme aigu, soulignant que s'il y a une explication à rechercher aux phénomènes étranges, ce n'est pas dans les « Esprits » que l'on va la trouver.

Dans le cours que Théodore Flournoy donne en 1912 et en 1915 sur l'histoire psychologique des sciences occultes, voici comment il définit l'occultisme : « Ce dernier n'est pas une science à proprement parler; mais il n'en est pas moins intéressant à étudier, puisqu'il est à l'origine de toutes nos sciences. ». Il précise : « Les théories occultes sont des productions naturelles de l'esprit humain aux prises avec la réalité. À ce titre elles offrent un grand intérêt, car elles nous renseignent sur les fautes à éviter dans la recherche de la vérité scientifique. » L'occulte posait à la science des problèmes que Flournoy ne voulait pas éviter. ((Ainsi s'exprimait-il en 1897 dans un cours de vacances : « Messieurs, si je ne vous laisse pas d'idées claires aujourd'hui, j'aurai atteint mon but. Nous sommes en effet dans un domaine où j'estime que pour le moment la seule position scientifique est la réserve et le vague ».))

Qu'en retira-t-il ? Dans « Genèse de quelques prétendus messages spirites », paru dans la *Revue de philosophie* de février 1899, il résume sa position, écrivant que derrière les soi-disant communications et les prétendus messages spirites « il y a un pur produit de l'imagination subconsciente du médium, travaillant sur des souvenirs ou des préoccupations latentes ». C'est la projection sur le dehors de quelque chose qui est dedans, où entre une faculté de dramatisation et de personnification propre au rêve; les productions médiumniques seraient comme les personnages du rêve : ils ne concernent que nous ..., argumente-t-il. C'est que depuis 1894, il travaille avec un médium, Catherine Elise Muller. De cette expérience, il tire une première publication : *Des Indes à la Planète Mars* en 1900 qui paraît en même temps que la *Science des rêves* de Sigmund Freud. Un an plus tard, il publie *Nouvelles observations sur un cas de somnambulisme avec glossolalie*, puis en 1911 *Esprit et médium*.

Il nous faut revenir à ce début de siècle. L'occulte, le spiritisme, était objet de vifs débats scientifiques, en particulier des psychologues. Rappelons qu'en 1913 Henri Bergson devenait président de la *Society for psychical Research* à Londres ? Et en 1929, existait encore un Centre permanent International de Conférences et de Congrès de Recherches Psychiques (*Revue des sciences psychiques*, 15.IV.1929, n°7), à la tête duquel se trouvaient « d'éminents savants tels que les Prof. Richet, Granjean, Claparède, Driesch, les Drs Baudouin, Jung, Osty pour ne citer que ceux-là. » Nous ne pouvons aborder l'occulte avec notre vision d'aujourd'hui, c'était bel et bien un champ de recherche avec un risque de délire théorique mais un risque également de découverte.

Jung y consacre sa thèse *Zur Psychologie und Pathologie sogenannter occulter Phänomene* 12. Bien des auteurs relatèrent la relation que Jung entretenait avec sa cousine et le destin ultérieure de celle-ci, je ne m'y arrêterai pas. Flournoy salue cette thèse de Jung en ces termes dans *les Archives de psychologie* (1903,t.2 Recension par F de Zur Psychologie und Pathologie sogenannter occulter Phänomene, Leipzig, 1902.). Il souligne la position de Jung :

« les phénomènes somnambuliques à l'époque de la puberté (faits de double conscience, etc.) peuvent avoir une valeur téléologique : ils expriment les

transformations et néotransformations du caractère, et représentent les irruptions de la personnalité future à travers les obstacles que les circonstances défavorables opposent à son développement normal. » (...)

Puis« il est à souhaiter que l'excellent travail de M. Jung trouve de nombreux imitateurs, car c'est un bon exemple du profit que la psychologie normale et pathologique peut retirer de l'étude consciencieuse des cas de soi-disant médiumnité spirite ».

Fonction téléologique des productions somnambuliques, anticipation du futur... Flournoy y reviendra dans son article de 1908, ((t.7)) sur *l'automatisme antisuicide*. Il refait référence à Jung et à la valeur téléologique des somnambulisme spontanés (131):

« Je ne serais pas étonné, enfin, que lorsque la comédie ou le dialogue intérieur prend ainsi les proportions d'un drame hallucinatoire, il faille y voir une sorte de procédé cathartique naturel, une forme spontanée de réaction purificatrice (*L'Abreagiren* des allemands) pour rétablir la synthèse normale, gravement compromise, en expulsant ou éteignant les préoccupations nocives, comme le feraient dans la vie réelle les méthodes ordinaires de l'aveu, de la confession, de la libre discussion avec autrui. »(134)

Nous allons voir qu'un « même » fonctionne de la médium Hélène Smith de Flournoy à Hélène Preisweg de Jung, puis à ceux qui sont désignés comme souffrant de « démence précoce », eux aussi passent par une mise en scène de personnages imaginaire, et pour eux aussi Flournoy et Jung affirment que cela constitue un pallier à leur reconstruction future.

III. TROISIEME PIECE AUTOUR DE LA DEMENCE PRECOCE. DIALOGUE ENTRE JUNG ET FREUD.

Jung travaille au Bùrgholzli avec Bleuler. Il le souligne, sa clinique diffère de celle de Freud; il a des patients incultes, ce sont des aliénés, avec qui dans le sillage de Bleuler, il entreprend un travail psychique. Comme l'indique Henri Ellenberger « la formation psychiatrique de Jung date d'une époque où la psychiatrie subissait de profondes transformations. Ses maîtres furent Bleuler, Janet, Binet et Flournoy. Bleuler s'efforçait avant tout de comprendre ses malades et d'établir une relation affective avec eux. Il était en tête de ceux qui cherchaient à « re-psychologiser » la psychiatrie » (602).

Jung publie en 1907 *Uber die Psychologie der Dementia praecox*. Il est toujours intéressant de voir comment a été réceptionné l'oeuvre au moment de sa parution. Je retiens ici comme exemple un compte-rendu, dans les Archives de Psychologie, celui du Dr Charles Ladame. ((1910 par le Dr Charles Ladame, p.76-78 sur la démence précoce.)) Il s'agit d'un long compte-rendu :

« Jung était mieux à même que quiconque de nous donner un exemple de l'application théorique et pratique, des nouvelles méthodes d'examen mises en oeuvre pour analyser l'état psychique des aliénés et des gens normaux » Et pour finir: « Ce qu'il importerait avant tout de savoir, c'est le bénéfice pratique que la

thérapeutique des psychoses pourra éventuellement retirer de ces essais. Mais on ne nous en parle pas -Notons enfin combien des essais du genre de celui de Jung sont fructueux. Il n'est pas possible, après leur étude, d'avoir l'esprit en repos, de pouvoir contempler placidement ou en passant, les nombreux cas de démence précoce qui peuplent les asiles. On est irrésistiblement entraîné à chercher autre chose derrière les symptômes banaux des psychoses, à découvrir l'individu et sa personnalité psychique normale et anormale; ce que sans conteste est un pas immense fait du côté d'un traitement rationnel des aliénés »

Jung rencontra Freud en 1906, une année avant la parution de l'ouvrage qui de ce fait est l'objet répété de plusieurs de leurs échanges épistolaires. Pour Jung, l'annonce est claire : 5.X.06 « J'espère vous envoyer un petit livre dans lequel je considère de votre point de vue la *dementia praecox* et sa psychologie (51) » ...De votre point de vue. L'envoi est fait, et malheureusement la lettre de Freud qui remercie et fait les premiers commentaires, a été perdue. Freud est-il déçu ? C'est ce que l'on pourrait croire en lisant la réaction de Jung à cette lettre perdue : 29.XII.06 « Je regrette sincèrement de devoir vous causer, moi justement, autant de peine. Je comprends parfaitement que vous ne puissiez être rien moins que satisfait de mon livre, car j'y traite vos recherches avec bien trop peu d'égards. » Il énumère quelques unes de ses différences avec Freud : « 1 de ce que mon matériel est totalement différent du vôtre. Je travaille dans des conditions rendues terriblement difficiles chez des malades mentaux généralement incultes, et de plus sur la matière extrêmement réfractaire de la *dementia praecox*: 2 Mon éducation, mon milieu et mes prémisses scientifiques sont, en tout cas extraordinairement différents des vôtres ».53).

Ellenberger a un jugement tranché à ce propos en écrivant : « Jung est encore fortement sous l'influence de Janet et de Flournoy; il y confirme les vues de Bleuler et il exprime de sérieuses réserves à l'égard des théories de Freud » (572). Freud aurait de quoi être déçu, mais il rassure Jung: « I.I.07 F « Abandonnez s'il vous plaît rapidement cette erreur que votre écrit sur la *dementia praecox* ne m'a pas extrêmement plu. Le simple fait que j'aie émis des critiques peut vous le prouver. Car s'il en était autrement, je trouverais suffisamment de diplomatie pour vous le cacher. Ce serait en vérité bien peu sage de vous heurter, vous, l'aide la plus forte qui se soit jamais associée à moi(61) ». Il évoque dans une autre lettre l'hypothèse de Jung sur la toxine, et une fois encore Jung explique que c'est là son point faible : 8.1.07 J « vous avez à nouveau touché un point faible. A l'origine je voulais omettre entièrement la matière dans ma « psychologie »... mais vu la lenteur d'esprit du public, je redoutais des malentendus... ». Dans ses réponses Jung semble être très dépendant de l'avis des autres auteurs - du public savant allemand -, de la réception de son ouvrage. Au lecteur d'aujourd'hui le contraste est fort, d'un Jung se risquant sur les chemins de la psychose, mais redoutant le jugement de ses pairs, et faisant ainsi - selon ces dires - des concessions. A moins que l'excuse ne soit que de surface.

Ils continuèrent donc d'en parler, surtout quand Freud vint rendre visite à Jung à Zurich. Avec la question de l'influence, de qui propose quoi, de qui est l'idée. Freud semble généreux à ce propos puisqu'il évoque un « communisme intellectuel » : 7.4.07 F Il lui a en effet proposé de lui envoyer après cette rencontre ces spéculations « Je dois dire que je tiens pour une forme très respectable

d'économie une sorte de communisme intellectuel, dans lequel on ne contrôle pas anxieusement ce qu'on a donné et ce qu'on a reçu.. » (73).

Ils ne cessèrent dans leur lettre d'évoquer leur clinique autour de la démence précoce. Jung écrira en 1908, un très important article sur *Le contenu de la psychose* où il apparaît que pour Jung, la psychose ne présente rien de différent que ce qui est en tout homme : *Le contenu de la psychose, 1908* (219)

: « Même si nous sommes encore loin de pouvoir expliquer intégralement la structure de ce monde obscur, nous pouvons tout de même affirmer dès maintenant avec certitude que, dans la démence précoce, il n'existe pas de symptôme dont on puisse dire qu'il est sans fondement psychologique et qu'il est absurde. Même les choses les plus absurdes ne sont que les symboles d'idées qui, non seulement sont compréhensibles par tous, mais existent en fait dans le coeur de tous les hommes. Ainsi ne découvrons-nous chez le malade mental rien de nouveau ni d'inconnu, mais le substrat de notre propre nature, la matrice des problèmes vitaux auxquels nous sommes tous confrontés. »

Puis ce fut au tour de Freud d'annoncer son Schreber. Durant quelques mois, Freud se plaint de n'avoir pas le temps d'avancer. Il relit entièrement l'ouvrage de Jung (13.3.08 F /199) Je veux relire une nouvelle fois entièrement votre *Demens Praecox*. « Il réagit à la parution du « Contenu de la psychose » (1908) en des termes louangeurs : F 14.4.08 F (201)) sur le contenu de la psychose... « un rafraîchissement par sa décision et sa clarté, et , comme en récompense d'un jugement si entier, vêtu d'un langage saisissant de chaleur et séduisant de beauté.... » A quoi répond Jung : 186 J 17.IV.10 (39) « J'ai souvent l'impression d'être allé en solitaire dans un pays étranger et d'y voir des prodiges que personne n'a encore vu et que personne non plus n'a besoin de voir. C'était à peu près ainsi quand j'ai eu le soupçon de la psychologie de la *dementia praecox*. »

Enfin l'article de Freud est publié, et Freud l'annonce dans ces termes après avoir expliqué qu'il l'avait terminé à la six-quatre-deux: 225 F 18 déc 10 (122) « mais il contient quelques beaux moments et représente le coup le plus audacieux contre la psychiatrie depuis votre *Dementia praecox*. » Pincement de coeur chez Jung lorsqu'il put prendre le temps de le lire quelques mois plus tard :

243 J (156) 19.3.11 « C'est maintenant seulement que je jouis des épreuves de votre *Schreber*. Non seulement c'est délicieux et désopilant mais c'est écrit d'une manière éminemment brillante. Si j'étais altruiste, je dirais maintenant combien je suis heureux que vous vous soyez chargé de Schreber et ayez montré à la psychiatrie quels trésors on peut y trouver. Mais je dois me contenter du rôle de l'envieux, qui n'y a pas mis la main plus tôt. Mais ces regrets ne servent guère. Ce n'était pas faisable autrement, car d'autres choses me tourmentaient, qui me sont plus précieuses que le spécifiquement psychiatrique. Cela revient sans doute, en une vaste trajectoire, à la psychiatrie. J'analyse depuis une année déjà, sous d'indicibles difficultés, un cas de *dementia praecox*, avec des résultats

surprenants, que j'essaie de rendre intelligibles par un examen parallèle du fantasme incestueux dans ses rapports avec le fantasme « créateur ».

Dans l'ouvrage de Freud, il ne manque pas de faire référence au livre de Jung : ((Dans Schreber: p.284 Nous pouvons aborder ce problème par deux faces : en partant soit des manifestations délirantes du patient lui-même, soit des circonstances qui occasionnèrent sa maladie. La première de ces voies semble séduisante depuis que C.G Jung nous en a donné un brillant exemple en interprétation grâce à cette méthode, un cas incomparablement plus grave de démences précoce.))

Echange feutrés, où se ménagent les susceptibilités de l'un et de l'autre.

((Pour l'instant, Maeder reconnaît cette avancée de la méthode nouvelle sur les démences et les psychoses : *Maeder, Sur le mouvement psychanalytique. Un point de vue nouveau en psychologie, année psychologie, 1910.* p.414 Sur certains démences et psychose :La psychanalyse jette une nouvelle lumière sur nombre de problèmes de pathologie mentale. L'application de la méthode aux cas de démence paranoïde, par exemple, a rendu possible la compréhension du « charabia » en apparence insensé et indéchiffrable des aliénés déments, et par là permis de pénétrer le sens de leurs idées délirantes. » Il écrira lui-même un article sur « la langue d'un aliéné » et tracera cette ligne entre productions somnambuliques et productions délirantes : « Il y a longtemps que les auteurs ont attiré l'attention sur la parenté entre les rêves et une foule de phénomènes psychopathologiques, tels qu'idées délirantes, hallucinations, etc. «Le rêve est la folie du normal », a-t-on dit. La psychanalyse de ces phénomènes démontre vraiment leur étroite parenté, leur structure psychologique commune, leur dynamisme identique Nous avons à faire, dans nombre de psychoses non organiques, comme dans les psychonévroses, à des conflits moraux refoulés dans l'inconscient et qui luttent pour se faire jour; mais l'autonomie des complexus affectifs y est plus grande; la dissociation mentale n'en est que plus grave. Les recherches actuelles se sont étendues essentiellement à la *démence précoce*, dans son sens le plus large (schizophrénie de Bleuler) Quelques cas de mélancolie, de folie maniaco-dépressive, certains états crépusculaires chez les épileptiques, présentent des mécanismes et une structure analogues. »))

C'est dans sa contribution au Congrès de Munich, congrès de la rupture, que Jung resserre sa pensée sur deux points qui le différencient de Freud: l'imagination créatrice et le fait que la psychose fait ressortir des éléments mythiques: (1913, Contribution à l'étude des types psychologiques- conférence présentée au Congrès de Munich.). Voici un résumé de certaines de ces affirmations :

« l'imagination hystérique..., s'explique par histoire individuelle du malade; au contraire les fictions de la démence précoce sont plus proches parents du rêve que de la veille normale, et elles ont en outre un cachet incontestablement archaïque, où les créations mythiques de l'imagination primitive se reflètent presque plus que les souvenirs personnels du patient »(289)

Mais c'est en 1914, dans un *Appendice au Contenu de la psychose*, que Jung tracera sa différence, d'avec Freud, et répond à son président Schreber :

221 (résumé) Jung affirme que la méthode psychanalytique n'atteint pas les résultats que laisseraient espérer ses acquisitions dans l'hystérie.... elle échouerait sur « la riche et originale production de symboles chez ce type de malade »(222)

Jung fait la différence entre une compréhension rétrospective, à la Freud, et une compréhension synthétique ou constructive, ou compréhension constructive. ». Et il trace sa différence au niveau de la construction imaginaire. : 228... imagination infantile...création...libération... cas Schreber...Selon Freud... nous devons réduire la construction imaginaire du malade à des bases simples et universelles. C'est ce qu'a fait Freud. Mais cela n'est que la moitié de la tâche. L'autre moitié est présentée par la compréhension constructive du système de Schreber. La question qui se pose est celle-ci : dans quel but le malade a-t-il voulu se libérer en créant son système ?...D'où son hypothèse qu'il y a une finalité du système délirant... Freud la comprend de manière rétrospective, c'est-à-dire qu'il y voit une satisfaction imaginaire de désirs infantiles. Adler la réduit à la volonté de puissance....Selon le point de vue constructif, le sien.... »la constitution du délire n'est ni infantile ni en quelque manière eo ipso pathologique, mais au contraire *subjective*; le délire a donc droit à l'existence dans le domaine de la subjectivité en général. » (23)... délire pas uniques et singulier...ressemblance avec d'autre système... analogies manifestes avec des productions mythologiques... ce qui les lie : l'activité de l'inconscient. »

« 232 Leur but est évident, il s'agit de créer un système dont les formules leur permettent d'assimiler des phénomènes psychiques inconnus, c'est-à-dire leur donnent la possibilité de s'intégrer à leur propre monde. Cette intégration n'est d'abord que subjective, mais elle constitue une étape nécessaire sur la voie d'une intégration de leur personnalité dans le monde en général. Seulement le malade s'arrête à cette première étape et substitue au monde réel sa conception subjective, et c'est bien pourquoi il reste malade. Il est incapable de s'affranchir de la subjectivité, ce qui l'empêche de se rattacher à la pensée objective, c'est-à-dire à la société. Le malade n'atteint pas vraiment le sommet de la compréhension de soi puisqu'il se comprend *seulement* de manière subjective. »

Entre Freud et Jung, le débat est ouvert sur la psychose. Jung interroge sa scientificité, et sa recherche de causalité; lui place la psychose comme phase possible de guérison, et plaide pour une méthode constructive... ». Jung ajoute:

« ce travail impose au chercheur de prendre pleinement en compte la totalité des forces qui sont à l'oeuvre dans l'âme humaine. Les besoins religieux et philosophique de l'humanité, que la méthode réductrice- celle de Freud - aspire à remplacer par des choses plus élémentaire selon le principe du « rien que », doivent être reconnus comme tels et intégrés en tant qu'éléments constructifs indispensables si l'on veut apprécier comme il convient la nature de l'aspiration psychique ».

Place de l'imagination et de la guérison dans les psychoses: ce sont nos deux prochaines pièces.

IV. QUATRIEME PIECE : L'IMAGINATION CREATRICE.

Jung va donc tracer sa différence autour de la place de l'imagination et de la psyché collective. Pour lui, derrière le délire, il y a l'inconscient collectif.

1916, *La structure de l'inconscient*. (Archives) « l'abondance des possibilités de la psyché collective produit la confusion et l'éblouissement. la dissolution de la persona a pour résultat la libération de *l'imagination()*, qui n'est apparemment rien d'autre que le fonctionnement de la psyché collective. Cette libération jette dans la conscience des éléments dont auparavant on ne soupçonnait même pas l'existence. Toute la richesse de la pensée et du sentiment mythologique se dévoile. Résister à cette impression écrasante n'est point chose facile. Cette phase constitue donc un des véritables dangers de la psychanalyse, danger qui ne doit pas être dissimulé ».

« La forme la plus fréquente de folie, la *démence précoce*, ou *schizophrénie*, se caractérise précisément, comme on le sait, par le fait que l'inconscient refoule presque entièrement la fonction du conscient et la remplace. L'inconscient s'introduit à la place de la fonction du réel et attribue à ses productions une valeur réelle. Les pensées inconscientes se font entendre comme des voix, deviennent visible sous formes d'apparition, ou perceptibles comme des hallucinations physique, ou bien elles se manifestent en jugements inébranlables et insensés qui prennent le pas sur la réalité (165)

« D'une manière similaire, mais non tout à fait identique, l'inconscient est poussé dans la conscience par la dissolution de la persona dans la psyché collective. La seule différence entre cet état et l'aliénation mentale, c'est qu'ici l'inconscient est remonté à la surface par le moyen de l'analyse consciente; » mais apprêt l'inconscient s'impose irrésistiblement, et parfois même fait irruption dans la conscience comme un torrent. L'analogie de cette phase avec l'aliénation mentale est presque complète. Mais il y aurait folie véritable que si le contenu de l'inconscient devenait une réalité qui *usurpe la place de la réalité consciente*, en d'autres termes, si l'on *croyait sans réserve* au contenu de l'inconscient »(166)

Il revendique une place différente des créations de l'imagination :

« Pour Freud comme pour Adler, l'imagination n'est que le voile dit « symbolique » sous lequel se dissimulent les tendances ou les désirs primitifs supposés par ces deux investigateur. Mais on peut opposer à cette opinion () que s'il est possible d'expliquer et de déprécier ainsi dans sa cause l'imagination, elle est néanmoins la source créatrice de tout ce qui valut jamais à l'homme le progrès de la vie. L'imagination a une valeur propre ... (173) « mais d'où vient la mauvaise réputation de l'imagination ? Elle la doit surtout à la circonstance que ses manifestations ne peuvent être prises à la lettre. Si on les envisage d'une manière *concrète*, elles n'ont aucune valeur; si on leur attribue un sens *sémiotique* comme Freud, elles sont intéressante du point de vue scientifique; mais si on les regarde, selon la conception *herméneutique*, *comme des symboles* véritables, elles nous fournissent le signe indicateur dont nous avons besoin pour continuer notre

vie en harmonie avec nous-mêmes.» (174) « L'imagination nous révèle donc, sous la forme d'une analogie plus ou moins frappante, ce qui est en train de devenir ».

Cette place de l'imagination dans le processus de guérison, est soulignée par le Dr Alfons Maeder, dans son ouvrage *De la psychanalyse à la psychothérapie appellative*, Payot, 1970, Maeder reprend le rôle de « l'imagination créatrice dans la métamorphose au cours du processus de guérison » (95) :

Ainsi : « Ce que l'intuition voit, saisit et exprime, ce sont en sommes des *images* - éléments fondamentaux du psychisme -, des idées - premier stade dans la différenciation des images par la pensée -, des visions ou des hallucinations - produits de l'imagination tantôt créateurs, tantôt défigurés pathologiquement. Les images en tant qu'éléments fondamentaux de la psyché peuvent être comparées jusqu'à un certain point aux atomes de la physique moderne. » 96... « c'est l'imagination créatrice du malade lui-même qui est essentielle à la métamorphose du malade et au travail de rééducation consécutif. » « 96 Il nous faut revenir à la question de l' « imagination délirante ». Le parallélisme avec la croissance anarchique des cellules tumorales malignes vient tout naturellement à l'esprit. L'imagination se comporte comme si elle était autonome, elle s'assujettit le moi, le perturbent gravement dans ses rapports avec le monde extérieur. » 97 L'imagination dispose de possibilités d'expression et d'actions infinies « 99 Dans ce processus de transformation, de régénération, le rôle de *l'imagination créatrice* est déterminant. »

Et la critique : 99. L'attitude hyperintellectualisée, qui prévaut aujourd'hui, accorde plus d'importance au conscient qu'à l'inconscient, aussi n'a-t-elle que faire de l'imagination créatrice. On parle de mécanismes psychiques au lieu de processus créateurs. Cette conception est à l'opposé de celle du romantisme pour lequel l'irrationnel seul comptait, au détriment de la raison. Arriver à une synthèse de ces deux attitudes, à un juste équilibre entre elles, est la tâche qui, manifestement, nous attend.

L'imagination créatrice est à l'origine de tout acte créateur...Jung a constamment souligné le rôle compensateur de l'inconscient par rapport au conscient et l'influence enrichissante, complémentaire ou correctrice qu'exerce, sur notre moi conscient, notre tréfonds psychique. »

Autour de cette puissance créatrice, nous avons vu Flournoy émettre une semblable affirmation pour comprendre les phénomènes médiumniques d'Hélène Smith. De l'occulte à la psychose, un même mouvement autour de la création imaginaire et de sa théâtralisation.

V. CINQUIEME PIECE : L'INTEGRATION DE LA PERSONNALITE/ LA PSYCHOSE ET LA GUERISON

Mais il y a plus, ces créations imaginaires sont conçue comme une phase de la guérison.

Dans une lettre qu'il adresse à Adolf Keller le 5.x1.1915, Jung exprime ceci : « Il faut que ce processus soit *vécu*. Voilà ce qu'il en résulte : 1er stade : *Introversio* : Retrait de l'individu de la société. Mais en raison de la force excessive des liens, des malentendus se font jour, et l'hostilité et la haine : c'est la guerre.

2ème stade : *Libido dans la mère* : Surgissement de l'archaïque = *Psychose*. Déchaînement du sublime et des *tréfonds*. Etat quasi anarchique, dissolution de la société au plus haut degré, en tout cas. (Motif du morcellement).

3ème stade : *Eclosion*. Une évolution et une union mystiques dont je ne peux dire encore que trop peu de choses étant donné que je suis plus en mesure de pressentir que de penser. Nous en sommes en effet à peine arrivés là, dans l'ordre du vécu. (,,)

Il *incombe* par conséquent à *notre époque* de prêcher le premier stade : introduire les hommes à eux-mêmes.

Freud, comme extraverti, est *en pratique* plus efficace que moi dans la mesure où il se borne strictement au premier stade. Mon influence ne touche que ceux qui ont dépassé Freud. C'est pourquoi cela ne mène *pratiquement* à rien de parler des 2ème et 3ème stades car le peuple n'a pas vécu et n'est pas encore apte à vivre ces attitudes »

C'est encore plus explicite dans son texte sur *Types psychologiques*. Jung est certain que la phase délirante est contenue dans le processus psychanalytique, et que l'imagination créatrice telle que la repère Flournoy doit être intégrée comme phase de reconstitution

Dans *La psychothérapie pratique. Fondements généraux*, de Jung, extrait de « la guérison psychologique », 1952.... :

« C'est pourquoi l'on est obligé de dire que le développement psychique individuel produit tout d'abord quelque chose qui ressemble étrangement au monde fabuleux des anciens. Il est par suite parfaitement compréhensible qu'on ait l'impression que le chemin individuel régresse vers la préhistoire humaine, qu'il prend à rebours l'histoire du développement spirituel, qu'il se passe quelque chose de fort incongru, susceptible de contrecarrer l'intervention thérapeutique. Car on assiste à des choses semblables dans les perturbations psychotiques, en particulier dans la forme paranoïde de la schizophrénie qui grouille, à l'occasion de formation mythologiques. L'appréhension qu'il puisse s'agir d'un développement faussé, conduisant dans un monde imaginaire morbide et chaotique, est toute proche. Un pareil développement peut devenir dangereux chez un être dont la personnalité sociale est d'une stabilité douteuse; toute intervention psychothérapeutique peut d'ailleurs, à l'occasion, se heurter à une psychose latente et du même coup la faire passer à l'état floride. (...) Il semble ici

que le processus de guérison mobilise ces forces pour ses propres buts. Les représentations mythologiques avec leur symbolique singulières plongent dans la profondeur de l'âme humaine, dans des soubassements historiques auxquels ne parviennent jamais ni notre raison, ni notre volonté, ni les bonnes intentions; ces représentations mythologiques en effet proviennent de ces mêmes profondeurs et parlent une langue qui, pour ne pas être comprise par notre raison actuelle, n'en fait pas moins vibrer ce qu'il y a de plus intérieur dans l'homme. Ce qui pourrait nous effrayer à titre de régression représente un « reculer pour mieux sauter », une réunion et une intégration de forces qui, dans le cours du développement, vont susciter un nouvel ordre. (424)

Quand on reprend la description clinique des productions de la médium Hélène Smith, ou celle de Cécile Vé que Flournoy relatara dans une *Mystique moderne*, ou Hélène Preiswerk ou la description de démence précoce, nous retrouvons cette floraison imaginaire à travers des personnifications, une théâtralisation du psychisme par la création de personnages, d'esprits, de revenants. Il y aurait une phase délirante, psychotique, nécessaire à la guérison. Jung théâtralise l'espace psychique, plus qu'il ne le spatialise. Cette distinction (théâtralisation contre spatialisation) peut se lire également chez Flournoy, je n'en comprenais pas jusqu'ici sa nécessité. En donnant une place si importante à la création subliminale, à un inconscient artistique, à un inconscient propre des fantasmagories imaginaires du romancier, la période restitutive ressemble à un roman mais d'une autre manière que celle de Freud. Avec création, comme pour Schreber, de personnages, substituts psychiques.

Flournoy mit toujours au centre de son étude des phénomènes occultes deux instances ou mieux deux phénomènes : imagination créatrice inconscient et la mémoire subliminale. C'est cette imagination que Jung intègre dans la cure. Peut-être plus que l'enjeu de la cure, il y a la place du délire. C'est comme s'il affirmait qu'après la phase analytique - causale - il devait y avoir une phase délirante, création imaginaire, pour ensuite rejoindre le soi et le supraindividuel. Prolifération imaginaire, la création imaginaire de personnages - les entre-je de Lacan - serait une phase restitutive du « je ».

Maeder l'exprimera de cette manière en parlant de la phase synthétique :

105 phase synthétique : « elle est tout d'abord caractérisée par l'activité intense d'une fonction psychique d'ordre supérieur que la psychologie classique est loin d'avoir reconnue dans son importance - l'imagination créatrice. Elle produit un monde de fantaisies à l'état de veille, de visions, qui, parfois, submergent et inondent le contenu de la conscience du sujet; elle multiplie les rêves au milieu d'un sommeil agité. Puis se sont des poussées instinctives d'ordre différent, envie de dessiner, de peindre, modeler, chanter, improviser, danser, chercher à exprimer le motif encore tout à fait inconscient qui tend à la réalisation. Ou bien ce sont encore des états d'exaltation, d'extase. La tâche du psychothérapeute est de ne pas entraver cette prolifération de phénomènes, en faisant comprendre au sujet leur fonction prospective. Il s'agit en effet de

tâtonnements, d'une première recherche de la direction vers laquelle s'orientera la nouvelle vie individuelle. »

Nous savons que Jung de 1913 à 1919 passa par ces mêmes étapes. Bien des auteurs se sont penché sur ce que Ellenberger appela « la maladie créatrice » qu'a développée Jung après la rupture avec Freud. L'expérience psychique de Jung après la rupture ressemble étrangement aux productions d'Hélène Smith. La floraison imaginaire, les personnages, la théâtralisation est pensée par Jung comme une phase du processus de guérison, une traversée nécessaire dans la folie pour pouvoir accéder à une intégration supérieure de la personnalité.

Ellenberger écrit :

555 Mais à la différence de Freud, il sortit de sa maladie créatrice avec une prédisposition accrue à subir des intuitions, des expériences parapsychologiques et des rêves significatifs. Les hommes qui ont vécu une telle aventure spirituelle sont portés à attribuer une valeur universelle à leur propre expérience. Ceux qui ont connu Jung se souviennent du ton de conviction absolue qu'il avait en parlant de l'anima, du soi, des archétypes et de l'inconscient collectif. C'étaient pour lui des réalités psychologiques dont l'existence était aussi certaine que celle du monde matériel environnant »

Gerhard Wehr dans on C.G.Jung, 1989 écrira à son tour :

44 Comment sans cela pourrait-il écrire : « Je ne me suis jamais éloigné des expériences vécues à mes débuts. Tous mes travaux, tout ce que j'ai réalisé dans le domaine spirituel provient d'imaginations et de rêves initiaux ». On n'accordera jamais une importance assez grande à de tels témoignages dans l'étude des oeuvres de C.G. Jung. Il est bien conscient, au cours de ces mois critique, que c'est contre les « éléments constitutifs d'une psychose » qu'il se débat. Et le psychiatre sait bien de quel danger qu'il parle.

VI. SIXIEME PIECE : DELIRE et ROMAN

Flournoy en traitant des productions de sa somnambule n'a cessé de les qualifier de « roman ». Lien entre roman, écrivain et production délirante ». Les revenants », par exemple, selon Flournoy, qui finissent par prendre corps comme les personnages en quête d'un auteur. Ces matérialisation d'esprits sont comme des personnages de roman, issu de l'imagination du psychisme qui se met à y croire. Il existe, en dehors de soi, cet esprit qui nous parle. Il existe ce personnage créé au fil de la plume. Les revenants sont des métaphores psychiques, ces restes d'autres qui parlent, et tiennent en haleine le lecteur.

Dans sa Démence précoce, 1907 179, il y a une page très importante où il trace un parallèle entre sa patiente, et un poète.

« Dans ses symptômes, la malade nous décrit les espoirs et les déceptions de sa vie à la manière d'un poète qui, sous l'impulsion d'un sentiment profond, crée réellement. Seulement le poète parle, même dans ses métaphores, le langage du cerveau normal, c'est pourquoi la plupart des gens normaux le comprennent et reconnaissent dans les productions de son esprit les reflets de ses peines et de ses joies. Tandis que notre malade parle dans un rêve ... Je ne saurais trouver de meilleure expression; rien ne ressemble plus à sa pensée que le rêve normal qui utilise des mécanismes psychologiques identiques ou du moins très semblables, et que nul en comprend tant qu'il ne croit pas à la méthode analytique de Freud., Le poète crée à l'aide d'importants moyens d'expression et le plus souvent *consciemment*, il a une pensée *orientée*; la malade inculte, peu douée, pense sans représentations directrices, en images floues, oniriques, avec de pauvres moyens d'expression. Tout cela contribue nécessairement à rendre le raisonnement aussi inintelligible que possible. Il est banal d'affirmer que tout homme est inconsciemment poète ... en rêve. C'est là qu'il transforme ses complexes en formes symboliques, il est vrai sous forme de sentences, et cette activité onirique n'aboutit que rarement à des productions un peu plus importantes et plus cohérentes; car il y faut déjà des complexes d'une force poétique ou... hystérique. Les créations de notre malade constituent, quant à elles, une toile longuement et minutieusement tissée, comparable d'un côté à un grand poème et de l'autre aux romans et aux tableaux fantastiques des somnambules. Comme chez le poète, chez notre malade aussi l'état de veille est rempli par la toile tissée par l'imagination, alors que, chez la somnambule, l'élargissement et l'élaboration du système se produisent le plus souvent dans l'«autre» état de conscience devenu autonome. Mais, de même que la somnambule préfère la transposition en formes délicieusement fantastiques, souvent mystiques, et laisse souvent ses images se brouiller en barbouillages oniriques, de même notre malade s'exprime de préférence en métaphores monstrueuses, grotesques, déformées qui, en tant que telles, se rapprochent beaucoup plus du rêve normal avec son absurdité caractéristique. Notre malade ne partage donc avec le poète « conscient » et le somnambule, ce poète « inconscient » que l'étendue et l'élargissement constant des fantasmes, tandis que l'absurdité, le grotesque, bref le manque de toute beauté paraissent provenir du rêve de l'individu moyen normal. La psyché de la malade est donc psychologiquement à peu près à égale distance entre l'état d'esprit d'un rêveur normal et celui d'une somnambule, à cette différence près que l'activité onirique a remplacé pour l'essentiel et durablement l'état de veille, et s'accompagne d'une détérioration sévère de la « fonction du réel », de l'adaptation à l'environnement »

Flournoy, Jung tracent des parallèles entre plusieurs productions, que cela soit celle de la somnambule, de la démence précoce et du romancier. Ça procède de la même manière, même s'il l'un échoue et l'autre réunit, cela fait recours à cette même précieuse imagination, dont se méfie selon Jung tellement Freud. Occulte, imagination, délire, roman, subjectivité ...

((Il le soulignera d'une autre manière dans *Le contenu de la psychose*, 1908,

219 « les parallèles avec la Hannele de Hauptmann indiquent qu'ici aussi un poète a tracé la voie en puisant librement dans sa propre imagination. de cette coïncidence qui n'a rien de fortuit nous pouvons tirer cette conclusion que l'élément commun au poète et au malade mental est quelque chose qu'en vérité tout homme porte en lui, à savoir une imagination perpétuellement active qui s'efforce sans cesse d'aplanir les aspérités de la réalité. Quiconque s'observe lui-même avec attention et sans concession sait qu'en lui habite un être qui aimerait bien voiler et dissimuler tout ce que la vie comporte de pénible et de problématique pour s'ouvrir une voie facile et libre. La maladie mentale permet à cet être de triompher. Et une fois qu'il a triomphé, la réalité est plus ou moins vite revêtue d'une espèce de voile, elle se transforme en un rêve lointain, mais le rêve se transforme en une réalité qui, souvent pour la vie, enchaîne le malade à elle en totalité ou en partie. Nous, les gens sains d'esprit, qui vivons totalement dans la réalité, nous ne voyons dans ce monde que la destruction, mais pas la richesse de ce côté de l'âme qui s'est détourné de nous))

((Regret: Il m'aurait fallu ici tenter de mettre en résonance la manière que Lacan de se positionner face à la psychose, à l'imaginaire. Lacan fait du psychotique est un martyr de l'inconscient, ce que Jung disait lui aussi dans ces termes. Chez Jung, il y a cette certitude que le délire favorise la guérison. Lacan montre bien que le délire ne s'estompe pas par la comparaison faite ou voulu avec la réalité: il y croit, sans croire qu'il s'agit de la réalité de tout un chacun, la réalité quotidienne. C'est d'une autre réalité, mais réalité quand même, surnaturelle comme la nomme l'un et l'autre. Mais que rien, pas la science, pas les livres, , ne peut bouleverser. 245 le psychotique tient à son délire comme à quelque chose, qui est lui-même. Lacan reviendra à cette prolifération imaginaire, ces entre-je, en donnant bien entendu à l'imaginaire une autre place que l'imagination créatrice de Jung. Qu'est-ce que le phénomène psychotique ? s'interrogera-t-il ? « C'est l'émergence dans la réalité d'une signification énorme qui n'a l'air de rien - et ce, pour autant qu'on ne peut le relier à rien, puisqu'elle n'est jamais entrée dans le système de la symbolisation - mais qui peut, dans certaines conditions, menacer tout l'édifice. »... Il reprendra également la lien avec le poète pour le réfuter Psychose :Lacan dit que le délirant « est assurément écrivain, il n'est pas poète(...) Il y a poésie chaque fois qu'un écrit nous introduit à un monde autre que le nôtre, et, nous donnant la présence d'un être, d'un certain rapport fondamental, le fait devenir aussi bien le nôtre (...) (90). Il fera un lien avec le littéraire, pour ôter toute idéalisation de la production délirante : Lacan 89 sur la croyance délirante. « Le délirant à mesure qu'il monte l'échelle des délires, est de plus en plus sur des choses posées de plus en plus irréelles.... Le délirant les articule avec une abondance, avec une richesse qui est justement une des caractéristiques cliniques les plus essentielles, et qui pour être des plus massives, ne doit tout de même pas être négligée. les productions discursives qui caractérisent le registre des paranoïas s'épanouissent d'ailleurs la plupart du temps en productions littéraires, au sens où littéraires veut dire simplement feuilles de papier couvertes avec l'écriture... »))

VII. SEPTIEME PIECE: SCIENTIFICITE

Revenons aux notes de Flournoy pour sa conférence « psychoanalyse et religion » donnée à Sainte-Croix en 1916. Sous « Points importants (Faits, découvertes, observation) des psychoanalystes », nous trouvons en 1. « Différences entre - pensée réfléchie, scientifique, abstraite, conceptuelle et - pensée onirique =rêvasserie (décousu, Symbolique), état psychique inférieur » « Identité et parallélisme entre - tat infantile (enfant) archaïque (primitif, sauvage), - Fictions, imaginations, délire, hallucination (fou, aliéné) et - Fictions, imaginations, poète, artiste, romancier, névropathe. »

Jung ne cesse de désigner Freud comme positiviste, empiriste, causaliste. Il ne cessera de tracer dans ses ouvrages et sa correspondance un partage entre sa scientificité et celle de Freud. Cette ligne est également revendiquée par Flournoy, et touche au religieux.

Jung et Flournoy se retrouvaient sur la question du religieux. Flournoy, bien que scientifique, a conservé la foi; il est l'un de ceux qui pensent que le fait religieux retirerait des bénéfices à se laisser investiguer. Ainsi, au moment même où dans les Archives de psychologie de 1903 il loue la *Traumdeutung*, il publie « Les principes de la psychologie religieuse », un article qui résume quatorze leçons de son cours de psychologie expérimentale donné à la Faculté des sciences au semestre d'hiver 1901-1902. Il y relève « la grande différence de tempérament », et presque « l'incompatibilité d'humeur » qui sépare d'ordinaire « les esprits scientifiques et les âmes religieuses »; une division habituelle en effet: d'un côté les savants les plus positivistes, de l'autre les croyants. Flournoy veut, lui, se maintenir dans l'entre-deux: il reconnaît le fait religieux comme « une donnée de vie intérieure », donc « expérimentale en quelque mesure et capable de soutenir l'épreuve d'un examen scientifique » 17, mais, en retour, il dénie à la science la possibilité d'être totalitaire, et il se fait fort de rappeler que celle-ci, « se mouvant dans les limites du relatif et du fini observable, n'atteint pas aux dernières raisons des choses, et que, même poussée aussi loin qu'on le peut imaginer, elle n'arrachera point au Sphinx le mot de l'énigme universelle " 18.

Et quand on essaye de saisir quelle justification à l'époque ils donnent pour comprendre la rupture avec Freud, c'est sur cette sensibilité que nous débouchons.

En effet, en 1913 dans les Archives paraissent plusieurs compte-rendus par Flournoy de *Wandlungen und Symbole der Libido*, mais aussi d'autres oeuvres de psychanalystes. Ce sont ces recensions qui du côté suisse présente une théorisation de la rupture. Cela fait événement. Quatre mois avant la séparation, au congrès de Munich, onze comptes rendus d'ouvrages psychanalytiques (Bleuler, Jung, Pfister, Maeder, Rank, Keller), dont huit sont précisément de la plume de Théodore Flournoy. Selon les termes d'Oscar Pfister, ce recueil « fit grand bruit ~, 20. Maeder est lui-même séduit. Il le dit, le 9 août 1913, à Claparède: « Les critiques de M. Flournoy, surtout celle du travail de Jung (libido) m'ont bien plu. Il a une façon large et sympathique de traiter le sujet " 21. Sympathique, l'adjectif est lâché; Flournoy le reprendra six mois plus tard pour qualifier son effort vis-à-vis de la psychanalyse 22, et l'épithète deviendra la marque de la tendance helvétique.

Que contiennent-ils donc ces comptes rendus pour opérer un pareil effet ? Ils annoncent, un peu à l'avance, l'inéluctable d'une séparation entre l'Ecole de Zurich et l'Ecole de Vienne. Une sorte de prédiction. En effet, au sujet d'un article du pasteur—alors psychanalyste—Adolf Keller, paru dans le Journal de l'Eglise réformée de Suisse (*Kirchenblatt für die Reformierte Schweiz*) des 3 et 10

février 1912, et qui est intitulé « Considérations impassibles dans le combat autour de la psychoanalyse », Flournoy écrit:

« Cet excellent article s'inspire, on le voit, de la même largeur et hauteur de vues que les écrits de Jung, etc. On y sent bien le contraste entre la tendance purement psychobiologique et étroitement positiviste de l'école viennoise, et celle de l'école zurichoise, qui, sans le céder en rien en fait de rigueur scientifique, témoigne d'une beaucoup plus grande ouverture d'esprit, d'une sensibilité plus délicate, d'une préoccupation plus vivante pour les questions morales, religieuses, sociales, pédagogiques, etc. C'est à se demander si cette différence de tempéraments n'aboutira pas à une scission entre les deux écoles, à une bifurcation dans le développement ultérieur des doctrines psychoanalytiques " 23.

On ne saurait être plus explicite: bifurcation, scission, différence de tempérament.

En écho à ce passage, la manière dont Jung dans *Ma vie* parle de Flournoy:

« Flournoy voyait les problèmes dans leur ensemble et surtout il les voyait objectivement. Tous les événements, tous les faits étaient importants pour lui. Il abordait un cas avec prudence et ne perdait jamais de vue l'ensemble. Ce qui m'impressionna d'une façon décisive dans l'attitude scientifique de Flournoy était qu'il avait une « approche » réellement objective, ce qui, en comparaison avec ce que j'avais vu chez Freud, me fit une grande impression. Freud avait une façon dynamique et pénétrante : il attendait quelque chose des cas qu'il traitait. Flournoy, lui, ne désirait rien. Il regardait de loin et voyait clairement. L'influence de Freud a accru mes connaissances, elle ne m'a pas clarifié. Flournoy m'a appris à prendre de la distance, du recul par rapport à l'objet, il a renforcé en moi et maintenu en éveil le désir de voir les choses dans une vaste perspective. Sa façon était plus descriptive, ne s'engageant pas dans des suppositions et, tout en manifestant pour son malade un vif et chaleureux intérêt, il gardait toujours la distance nécessaire à l'observation. Ainsi il ne perdait pas l'ensemble de vue. ». « J'ai tout particulièrement apprécié en Flournoy sa réflexion philosophique et avant tout sa critique réfléchie, fondée sur une vaste culture » (430).

Freud est taxé de positiviste, d'extraverti, mais Jung lui reproche ici sa subjectivité. Flournoy lui resterait dans l'objectivité et la distance. Nous touchons aux enjeux touchant la science et sa recherche d'objectivité et de vérité. Il est difficile de s'y repérer pour une profane comme moi, je n'ai pas lu l'ensemble de l'oeuvre de Jung. Mais quelque chose se joue autour de sa conception de la science et de la place du religieux. J'ai retrouvé un passage de 1913 toujours dans *Contribution à l'étude des types psychologiques*- conférence présentée au Congrès de Munich; Jung inscrit une nouvelle fois ce partage :

(1913) résumé: Jung reprend extraversion, introversion régressive Pour lui, dans l'état normal, il y aurait « des types psychologiques caractérisés par la prédominance relative de l'un ou de l'autre de ces deux mécanismes » (291) Référence à James qui divise les philosophes en idéologues et en positiviste, l'un

n'a d'intérêt que pour la vie intérieure et les choses spirituelles, l'autre ne fait confiance que dans les choses matérielles et les réalités objectives. Les idéologues représentent l'introversion, les positivistes l'extraversion. Jung fait un parallèle entre les idéologues et les paranoïaques « qui sans s'inquiéter des démentis que l'expérience leur donnent, imposent à l'univers leurs conceptions délirantes, et trouve moyen de tout interpréter, de tout « arranger » selon l'expression d'Adler, conformément à leur système morbide préconçu »(292)... Le positiviste est ...empiriste, sensualiste, matérialiste, pessimiste.

Jung finit par affirmer que Freud est du côté positiviste, tendance réductrice, causale, et sensualiste; Adler est foncièrement intellectualiste et finaliste... et lui, Jung, souhaite que s'élabore « une psychologie qui tienne également compte de ces deux types de mentalité ».

Ainsi Jung, l'idéologue, introverti serait du côté de la paranoïa; Freud, extraverti, du côté du positiviste. Jung du côté du spirituel, de l'imaginaire, du mystique, du poète. Freud, du côté de l'empirie, de la réalité. Freud, pessimiste et causaliste. Jung du côté du romantisme, de la prophétisme. Freud, du côté de la raison, Jung du côté de l'imaginaire; Freud du côté de l'hystérie, Jung de la psychose...Et tous les deux veulent être dans la science.

Ma vision actuelle ne s'y repère pas dans ce partage binaire, sauf comme symptôme. Pour moi Flournoy n'était pas dans la distance, et Freud que dans le positivisme : Freud réintroduit la littérature dans la science; Jung fréquente les poète; Freud n'étais pas indifférent à l'occulte; Jung en fait l'expérience. Mais ce qui m'apparaît en revanche comme nodal, c'est que nous sommes ici au début de la rencontre entre science et psychisme, et que cela donna lieu à des délires où la science joue un rôle, comme je l'ai montré pour Hélène Smith, comme Lacan le montre dans son interprétation du délire de Schreber. Il y a tant de ressemblance entre Hélène et Schreber à ce niveau-là. Lacan désignera Elise comme une « délirante clairvoyante ».

((Comme Schreber, Elise atteste de la réalité de phénomènes surnaturels. Comme Schreber, elle ne peut pas ne pas y croire, elle en a une certitude : ce qu'elle vit n'est pas simple hallucination. L'un et l'autre attestent de l'existence d'âmes qui se réincarnent dans leurs corps. L'un et l'autre se battent pour garder une pensée propre, d'une pensée qui soit la leur et qui ne soit pas soufflé par d'autres être imaginaires, ces « entre-je » comme les appelle si justement Lacan. Dieu - un savant - sait tout, eux sont transparents, il lit leur pensées.

Ils ont l'un et l'autre un certain rapport à la science. Pour Schreber, à combien de reprises, il se pose à lui-même la question d'une vérité, d'une objectivité scientifique, d'une connaissance apportée par leur contribution. Ils reprennent à l'intérieur de leur construction le geste, le regard scientifique. Alors qu'ils sont l'un et l'autre dans ce que la science appellerait le subjectif, l'imaginaire, ils reprennent à leur compte des tics, des procédures propre au regard d'une science positiviste. Ainsi, dès qu'Elise est laissée seule, elle reprend le procédé photographique pour attester de la vérité de l'essence divine de ses peintures; elle ne cesse de porter un regard critique sur ses productions. Schreber, lui aussi, recourt à un véritable discours scientifique cohérent pour montrer qu'effectivement il apporte un bouleversement scientifique complet de la réalité quotidienne, du système religieux et de l'origine du monde. L'anglais Myers est dans cette même

procédure. C'est véritablement la jointure du rationnel et de l'irrationnel, collusion, mélange : on se sert de l'un pour assurer l'autre. L'inconscient, la divinité, les âmes et l'immortalité, ainsi attestée par une expérience personnelle, mais combien vraie, combien réelle, qui, comme le répète Schreber, ne doit rien au hasard.))

Il me semble y avoir là comme un symptôme : rencontre de la science et du psychisme, de la science et de l'inconscient. ((Ou Schreber et Myers échoue, c'est que l'un et l'autre atteste bien et bien quelque chose de l'inconscient, de l'irrationnel, touche avec leur construction le psychisme, la bisexualité de l'humain, l'être femme pour un homme, l'être homme pour une femme, l'impossible perte - l'un et l'autre -, le rapport à la langue, à la mort. Tout est là, mais avec cette discordance radicale entre le subjectif et l'objectif, avec cette chose qui nous fait sourire, et même éclater de rire, à les entendre valider leur délire par le regard scientifique. Quelle caricature il nous renvoie. Peut-être est-ce là précisément la caricature d'un discours scientifique qui se prend au sérieux. Car rien n'est plus sérieux que leurs allégations, rien ne ressemble plus à un discours scientifique que leur proposition, et rien n'est plus éloigné. Utiliser la photographie pour prouver l'origine divine de sa peinture, argumenter de l'objectivité des phénomènes sur son propre corps, ou utiliser l'appareillage scientifique pour récolter des histoires à dormir debout, telle est à chaque fois la malice d'une pensée qui frôle effectivement la vérité, mais un vérité tout autre que celle que pourrait valider la science.))

Du côté des savants le risque était aussi grand. Ils frôlèrent le délire théorique, une « hallucination théorique » comme la nomme Michel de Certeau. Jung se risqua à travailler dans cette zone, où l'intuition, les images fleurissaient. Il aborda la psychose montrant les rouages normaux de tout psychisme. Il voulait s'élever au deux et troisième stade de ce qu'il décrivait comme processus de grandissement de l'homme, dans la lettre de Keller de 195 : « l'éclosion ... une évolution et une union mystique ». On a pu dire que Jung constituait au plan de l'occulte, et de l'imaginaire comme le refoulé de Freud. Qu'il posa des points sur lesquels nous ne cessons de revenir, pris dans nos logiques binaires. Il ne s'effraya pas du délire, y chercha un sens et l'introduit comme étape dans un processus de guérison.

Il me semble qu'aujourd'hui nous devrions conjuguer différemment ces oppositions binaires, ces exclusives. Autrement poser cette radicalité qui fait que la rupture entre Freud et Jung signe une conception opposée de l'inconscient, inconciliable. Lacan, radical à ce propos, écrit :

p.26 L'inconscient de Freud n'est pas du tout l'inconscient romantique de la création imaginante. Il n'est pas le lieu des divinités de la nuit. Sans doute, n'est-ce pas tout à fait sans rapport avec le lieu vers où se tourne le regard de Freud - mais le fait que Jung, relais des termes de l'inconscient romantique, ait été répudié par Freud, nous indique assez que la psychanalyse introduit autre chose. (Lacan, Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse)

Choix binaire, exclusion de l'autre terme. Aujourd'hui dans cette relecture que nous pouvons avoir des tensions entre Freud et Jung, ne sommes-nous pas capable de maintenir l'un et l'autre dans leur tension. Ni par compromis, ni synthèse, ni par juste milieu, ni par réduction au même malgré la différence, mais bel et bien existence simultanée de la réalité et son double, du poétique dans le scientifique, du romantique et du rationnel, du spirituel et du matériel. Ces tensions

existent, créent parfois même des impasses où le temps s'arrête; une relecture de nos filiations visent peut-être à rejouer la scène scientifique un peu différemment que les pionniers de l'inconscient. Il nous faut reconnaître que Freud et Jung ne furent pas des « martyrs de l'inconscient » comme Lacan désigne les psychotiques, mais des aventuriers de l'autre scène. Et revenir à ce qu'ils ont engagé comme clinique et comme démarche de recherche et de construction de connaissance. Freud, le positiviste, a inauguré un courant de recherche que l'on désigne comme clinique. Jung, l'idéologue, a-t-il inauguré une démarche qui elle aussi pose différemment l'acte de chercher ? C'est à cette question que je souhaiterais qu'on travaille. Cela nous permettrait peut-être d'accepter nos tensions, de sortir du binaire et des reproches en miroir.